

Chapitre 1

À demi mort sur la plage

Dans la moiteur tropicale de cette fin de matinée, Maeva, avec l'indolence naturelle des vahinés, vaquait à ses occupations domestiques. Elle allait et venait, du réchaud posé sur la tablette à l'évier suspendu à l'extérieur du « faré*» sous l'unique fenêtre, récurant quelque ustensile et rangeant sa vaisselle sur les étagères accrochées à la paroi de bambou. Elle allait jusqu'au lit, dans un angle de la pièce à vivre, retapait les oreillers, rajustait le joli « ti feifeï*» aux vertes volutes entrelacées, qu'elle avait cousu de ses mains. Elle en était fière. Maeva était une fille de l'île, une fille de la mer, à qui elle appartenait tout entière. Elle y était née, y avait grandi, y avait appris tout ce qu'une fille d'ici devait savoir : tenir le faré, s'occuper des enfants, cuisiner, accommoder le poisson avec les herbes aromatiques, chanter, danser...

Fille de l'île et de la mer, elle l'était de toute éternité. Son père était né dans ce même faré, son grand-père, son bisaïeul aussi... et certainement toute sa lignée depuis des siècles, dont la tradition orale avait perdu le fil. La bâtisse avait été maintes fois rénovée. Parfois, quelques palmes de cocotier tressées avaient été rajoutées pour boucher les trous du toit, quelques lattes de bois ou de bambou avaient été changées. Elle avait été modifiée et même reconstruite à une époque reculée, mais c'était à ce minuscule endroit perdu dans l'océan qu'elle appartenait depuis toujours. C'était à cette terre, à sa race, au climat et

* *faré* : maison polynésienne ; *ti feifeï* : couvre-lit

à sa condition d'insulaire qu'elle devait d'être ce qu'elle était. Les éléments, sa famille, le village l'avaient façonnée entièrement.

Elle venait juste d'entrer dans sa 22^e année, l'âge du plein épanouissement de la femme sous ces latitudes, cet état d'accomplissement qui tient presque du miracle. Elle était belle Maeva, avec sa silhouette pulpeuse, son teint coloré de soleil, sa nonchalance, son bonheur simple émanant sans détour de son regard profond, ses formes de déesse moulées dans son paréo à hibiscus rouge et blanc, ses mouvements balancés qui évoquaient irrésistiblement les gestes et les délices de l'amour. Maeva était le type même de ces jolies indigènes que la nature avait comblées de toutes ses grâces : son regard brillant d'obsidienne, habité d'un éternel sourire, clamait un bien-être solide et serein. Sans doute n'était-elle pas qu'un ange. Elle connaissait, elle aussi, les moments sombres auxquels aucun être humain n'échappe au cours d'une vie, fût-elle insulaire. Mais son art de vivre restait bien éloigné et à l'abri des vicissitudes occidentales.

Un léger voile de mélancolie flottait parfois sur son visage, car elle vivait seule dans cette maison bien trop grande pour elle. Il y avait belle lurette que ses deux frères et sa soeur avaient quitté l'île pour s'établir à Papeete et, il y avait deux ans de cela, son père et sa mère, l'un après l'autre, étaient partis pour l'autre monde. Mais elle restait très attachée à cette maison qui l'avait vue naître et dont l'emplacement, à quelques pas du rivage à l'extrémité de la grande plage, avait à ses yeux quelque chose d'inégalable.

Donc, ce matin-là, son ménage étant fait, elle se rendait au marché du village. Pieds nus, elle avait pris par la plage, recherchant l'ombre des cocotiers dont certains penchaient de tout leur tronc sur les flots comme en une révérence obséquieuse faite à la mer. Le ciel roulait quelques nuages, le lagon roulait quelques vagues languissantes.

Tout en marchant, son regard, qui vagabondait vers l'extrémité de la plage juste avant l'épais rideau de filaos, fut arrêté par deux

Chapitre 1

silhouettes en contre-jour qui alternativement s'accroupissaient et se levaient, visiblement affairées autour d'une forme sombre posée sur le sol. En les fixant avec plus d'insistance, Maeva comprit que les gestes de ces deux hommes avaient quelque chose d'insolite. Vifs, nerveux, saccadés, ils traduisaient et transmettaient une sensation d'inquiétude.

Quelques minutes plus tard, tandis qu'elle approchait de cette scène étrange, elle vit que la forme allongée sur le sable était celle d'un homme, un noyé sans doute, car ses vêtements plaqués contre son corps, ainsi que ses cheveux noirs, dégouлинаient d'eau, formant autour de lui une sorte de mandorle de sable mouillé, de couleur plus sombre.

C'était un homme d'âge mûr, un Occidental, à n'en pas douter. Quant aux deux personnages qu'elle avait vus de loin s'agiter autour de lui, il s'agissait de deux pêcheurs qui tentaient de le ranimer en lui appliquant tout leur savoir en matière de bouche-à-bouche et de massage.

- Il respire ! déclara l'un d'eux.

L'autre partit en courant pour prévenir le dispensaire.

- Est-ce que je peux vous aider, proposa Maeva à celui qui était resté ? J'ai une grande maison à deux pas d'ici, vous pouvez le transporter chez moi pour le soigner si vous voulez.

Le pêcheur répondit que, pour l'instant, le mieux était de l'amener au dispensaire. Là, au moins, on pourrait tout de suite lui apporter les premiers soins.

L'homme ouvrit les yeux et les referma aussitôt. Il fit plusieurs fois de suite ce même mouvement, comme pour absorber la lumière à toutes petites gorgées, de peur que celle-ci, en l'envahissant d'un seul coup, ne l'étouffe. Après un long moment et des dizaines de clignements de cette sorte, il put garder les yeux ouverts. Il était cinq

heures de l'après-midi. Il sortit de l'inconscience. L'assistante l'observait, assise à son chevet.

Un bon mal de tête, lancinant, pesant comme un début d'orage, campait dans le haut de son front, au-dessus de son oeil droit. Il essaya machinalement de passer sa main en cet endroit, mais ses doigts butèrent sur une protubérance ; un volumineux pansement. Mais où était-il ? Que faisait-il en ce lieu, allongé sur cet entassement chaud et moelleux, avec au-dessus de lui, une incompréhensible barrière qui lui occultait le ciel ? Qui était-il ? Une chose, un objet, une vague, un tourbillon, un nuage, un être vivant ? ... Mais, c'était quoi, un être vivant ? ... L'assistante s'approcha sans bruit. Elle posa la main sur son front. Ce geste fut accueilli par un petit grognement et un mince éclat de pupilles entre des paupières juste desserrées, tandis que son front, à elle, marquait un imperceptible mouvement d'inquiétude.

Maintenant réveillé, il tentait de prendre conscience de ce lieu. Tout était inconnu : les parois de bois tressé, tendues de tissus colorés, de place en place, le plafond de lattes assemblées en pointe à l'aplomb du centre, entre lesquelles apparaissaient de larges langues végétales séchées, les nattes de fibres torsadées sur le sol, cette sorte d'étagère basse tendue de cordes sur laquelle il reposait à plat dos, et ce pagne rouge qui enserrait ses reins et la croisée de ses cuisses. Et cette femme qui l'observait... Il ne savait pas non plus ce qu'était cette tiédeur de l'air, sa moiteur, les caquètements stridents venus du dehors. Il ne comprenait rien à tout cela.

- Les choses inertes. Les choses qui bougent. Les pierres qui ne bougent pas. La terre qui ne bouge pas. Les choses qui se déplacent. Les choses qui ne se déplacent pas. Les êtres qui vivent. Un être qui est là, à côté. Moi qui vis puisque je souffre. Des femmes. Des hommes. Moi, un homme. Elle, une femme... Il tentait désespérément

Chapitre 1

d'assembler quelques-uns de ces éléments épars. Cet embryon de raisonnement le fatigua tellement qu'il retomba dans un demi-sommeil.

Une heure plus tard, lorsqu'il se réveilla vraiment, il regarda avec étonnement tout ce qui l'entourait. Un homme lui parlait :

- Tenez-vous bien à plat sur le dos. Respirez bien fort. Lorsque j'appuie là, sous votre arcade sourcilière, est-ce que ça vous fait mal ? ...

Le médecin repartit à moitié satisfait, en promettant de repasser le lendemain. Seule restait son assistante, une autochtone d'un certain âge. Maintenant, elle préparait le repas du soir.

Le malade lui posa toute une série de questions, tandis qu'elle vaquait à ses occupations ménagères : Où était-il ? Que lui était-il arrivé ? La femme lui raconta qu'on l'avait trouvé sur la plage. On l'avait cru mort. On l'avait amené ici pour le soigner, il avait dormi deux jours et deux nuits. Pendant ce temps, elle-même avait été interrogée par deux « mutoï* ». Ils étaient repartis sans donner la moindre explication, en disant qu'ils allaient continuer à « instruire l'affaire ». Et on ne les avait plus revus.

À son tour, elle aussi lui posa quelques questions :

- Que vous est-il donc arrivé, mon bon monsieur ? demanda-t-elle.

- J'sais pas, répondit-il.

- Comment, vous savez pas ? Vous devez bien savoir ! Comment vous vous appelez ?

- J'sais pas, répondit-il à nouveau, avec un voile d'angoisse sur le visage.

- Allons, allons ! Vous vous souvenez pas ? Faites un effort, quand même ! Racontez-moi.

- J'sais pas, j'vous dis.

* *mutoï* : agents de police locaux